Nord examine alors la situation électorale, il le fait dans un langage précis et plein de sincérité.

Que voyons-nous, s'écrie-t-il ? Que le danger réactionnaire n'a jamais été aussi menaçant qu'aujourd'hui, grâce au concours du gouvernemt et de quelques républicains renégats.

Dans cette situation, les progressistes et les socialistes, oubliant les querelles passées, oubliant les luttes qui les ont armées les uns contre les autres, oubliant les questions de personnes — car nous précisons, dit l'orateur, il ne s'agit pas du passé, — mais du présent—ont réalisé l'union de tous les républicains de toutes nuances contre la réaction. (Applaudissements).

M. Loyer et Ghesquière

M. Robert examine la situation électorale dans la 2e circonscription.

Aujourd'hui, dit-il, la lutte est circonscrite entre deux candidats. Le devoir des électeurs de M. Werquin est de voter pour Ghesquière (applaudissements) contre le millionnaire et réactionnaire Loyer.

Il faut marcher unis et solidaires pour combattre l'ennemi réactionnaire, représenté par les Rogez, Loyer et Masurel.

Cette union ne comporte pas un pacte, comme le prétendent les journaux cléricaux. Elle est commandée par la vieille discipline républicaine à laquelle doivent être fidèles et dévoués tous les républicains sincères (Appl.)

Parlant de la loi sur l'instruction gratuite et obligatoire, l'orateur s'écrie :

« Si Jules Ferry pouvait revenir, il serait avec nous pour combattre cette coalition, cette guerre odieuse que les cléricaux et les « républicains » de gouvernement font à la République, dans le but de détruire son œuvre (vifs applaudissement).

M. Robert rappelle que des élections au Conseil général auront lieu dans deux mois et que le Conseil municipal sera soumis à la consultation électorale dans deux ans. La façon dont la discipline républicaine sera appliquée demain aura une répercussion sur les élections futures.

Il faut donc cette union radicale et socialiste, qui s'est affirmée davantage à mesure que cette coalition de ploutocrates, qui veulent nous écraser sous le poids de leurs millions devenait plus forte et plus inquiétante.

En terminant, M. Georges Robert s'écrie :

« J'invoque le vieux principe de la discipline républicaine, le souvenir de Jules Ferry, et je dis aux électeurs de M. Werquin : L'ennemi, c'est toujours le clérical. Entre un clérical et un socialiste, nous devons voter pour un socialiste, *et si j'avais l'honneur d'être électeur dans la 2e circonscription* **je voterais pour Ghesquière** ! »

L'orateur a été l'objet d'une superbe ovation et à sa descente de la tribune de nombreuses mains se sont tendues vers lui ; de nombreux assistants ont tenu à le féliciter de ses déclarations si nettes et si loyales.

Le citoyen Slauve-Evausy monte de nouveau à la tribune et félicite son confrère au nom du Parti ouvrier.

Lorsque l'intérêt de la République le commandera, dit-il, les socialistes vous tendront la main aussi généreusemen que vous l'avez fait ce soir. (Applaudissements).

Malgré les appels du président, aucun contradicteur ne se présente.

Le citoyen Vinsent constate alors que les mœurs ne sont pas les mêmes dans nos réunions, que dans celles qu'organisent MM. Loyer et Rogez, et où l'on assomme les socialistes.

La séance est ensuite levée au cri de : « Vive Ghesquière ! Vive le Parti Ouvrier ! » après le vote unanime, par les auditeurs d'un ordre du jour en faveur de notre ami Ghesquière.

L'EX-OUVRIER VALETTE

JUGÉ PAR LES VERRIERS DE DORIGNIES

Notre rédacteur en chef a reçu la lettre suivante :

Citoyen Slauve-Evausy,
Rédacteur en chef du *Réveil*,

Dans le numéro de l'*Echo* du 20 mai courant, je lis le compte-rendu d'un discours fait au cours d'une réunion réactionnaire par un sieur Paul Valette, ex-verrier d'Albi, qui, après avoir mangé le pain de ses camarades du Nord, vient les traiter aujourd'hui de « lâches » et avance, sur leur compte, les plus odieuses calomnies.

Ainsi que je vous l'ai dit à Lille, au dernier Congrès, cet individu ne mérite aucune espèce de créance — ni aucune espèce de pitié. — Il a mené la campagne pour le compte de M. Bersez, puis, pour les Renard, de Fresnes. N'ayant réussi nulle part, il est venu à Lille chercher à nuire à nos vaillants amis Ghesquière et Sever, en faisant contre eux la plus ignoble des propagandes.

Dans son discours, il n'y a que mensonges : voulez-vous lui remettre en mémoire que nous l'avons appelé à Dorignies et qu'il n'y est pas venu ?

Il n'oserait d'ailleurs pas y venir ; car beaucoup savent qu'il est impropre à faire du bon travail, dans n'importe quelle verrerie.

Qu'il nous dise à quelle heure et quel moment il désire une réunion contradictoire ; nous nous empresserons de lui offrir l'occasion de répéter ses accusations en face de gens qui le connaissent et se feront un plaisir de lui répondre.

Recevez, citoyen, etc.

Par ordre : J. L.

Ainsi donc, l'*ouvrier* Valette avait du travail à Dorignies ;

L'*ouvrier* Valette a quitté son emploi pour se mettre au service des Bersez et des Renard;

L'*ouvrier* Valette poursuit en ce moment à Lille la besogne qu'il avait faite dans les arrondissements de Valenciennes et de Cambrai ;

Rien que cela suffit à le juger. Car ce ne sont sûrement pas les économies qu'il a pu réaliser qui lui permettent de vivre, — et de bien vivre, — de parcourir le département du Nord et d'aller accorder aux réactionnaires l'appui de ses honiments mensongers.

***

2e circonscription

FRAUDES ÉLECLORALES

Le bruit court que des patrons tentent à prix d'argent, de soutirer des cartes d'électeurs, dans le but de faire voter des individus à la place des véritables électeurs.

Il est bien possible que cette manœuvre ait été exécutée au premier tour de scrutin.

Ce qui le prouve, c'est le fait de cet individu qui a été condamné, il y a quelques jours par le tribunal correctionnel de Lille pour avoir voté à la place d'un autre.

L'*Echo* a même profité de cette affaire pour menacer (?) les collectivistes d'une surveillance rigoureuse autour des urnes.

N'en déplaise à l'*Echo*, ce sont surtout les socialistes qui surveilleront les urnes pour empêcher les fraudes électorales dont nos adversaires cléricaux, acheteurs de consciences et de votes, sont des plus coutumiers.

ACTES & PAROLES

M. Loyer, à l'entendre, est partisan de toutes les réformes nécessaires pour apporter plus de bien-être à l'ouvrier.

En première ligne de ces réformes, vient la *Caisse de retraites pour les ouvriers.*

A la question : « Etes-vous partisan de cette mesure ? » M. Loyer a le toupet de répondre : oui.

Il ferait bien, avant de parler, de mettre ses actes d'accord avec ses déclarations.

Il a en effet occupé dans une de ses filatures un ouvrier nommé Fleury-Delfortrie, qui a travaillé chez lui **pendant trente-cinq ans**, et auquel jamais on n'a eu à reprocher quoi que ce soit.

Un beau jour, M. Loyer l'a renvoyé, sans se soucier du sort qui attendait ce laborieux à la sortie de l'Usine, **et sous le seul prétexte qu'il était trop vieux.**

Le malheureux mange aujourd'hui du pain, grâce à la sollicitude de la municipalité collectiviste de Lille.

Voilà comment M. Loyer — qui ne nous démentira pas, et pour cause, — s'occupe d'assurer la vie matérielle aux ouvriers de ses usines !

M. LOYER AUX ABOIS

M. Loyer, le candidat millionnaire et clérical, aura usé de tous les moyens pour se faire réélire et aux procédés qu'il emploie on sent l'homme jouant son va-tout.

Ce député sortant, qui est d'une nullité incontestable, qui est au-dessous de tout ce que l'on peut rêver, comme incapacité, mais qui a pour lui l'heureuse chance d'être arci-millionnaire, emploie sa femme, des centaines d'agents électoraux, de tristes individus qui s'intitulent démocrates chrétiens, des avocats en rupture de barreau, des verriers de Carmaux traîtres à leur classe, et enfin les prêtres et les maires du canton d'Haubourdin, pour arracher sa réélection très fortement compromise.

Ce n'était pas assez sans doute de couvrir les murs de bave contre les républicains et les socialistes, ce n'était pas assez de faire distribuer des circulaires et des journaux de toutes sortes, ce n'était pas assez de faire mentir, matin et soir, des journaux à la dévotion de l'église et du coffre-fort, il fallait encore à M. Loyer, qui fait de la charité et de l'ivrognerie des moyens électoraux, après la comédie des verriers de Carmaux, le coup des maires du canton d'Haubourdin.

Le coup des maires du canton d'Haubourdin, c'est une circulaire-manœuvre de la dernière heure qui est peut-être aussi une œuvre de faussaire, comme l'affiche des combattants de 1870 dont un grand nombre de noms ont été extorqués.

Dans la circulaire en question M. Loyer exploite encore le drapeau tricole et l'hydre de l'anarchie et il invite les électeurs à voter pour lui.

Ce factum est signé de MM. Cousin, maire d'Haubourdin, Pilticaux, maire de Wavrin, Castel, maire d'Emmerin, Duriez, adjoint au maire de Lomme, Ch. Bernard, maire de Santes, Descamps, maire d'Ennetières en Weppes Adolphe Waymel, maire de Radinghem, De Vennesselles, maire de Ligny, Desbonnets, maire de Beaucamps, Pilatel maire d'Hallennes-les-Haubourdin, Despierre, maire de Le Maisnil, Delangre, adjoint au maire d'Englos Fortries, maire d'Enobecques, Ch. Lallemand maire d'Erquinghem.

Nous donnons ces noms pour que les électeurs désormais se souviennent et surtout pour les électeurs des communes républicaines, telles que, Emmerin, Haubourdin, Lomme, etc.

Nous sommes heureux de constater que dans cette capitulation des républicains modérés en faveur de la réaction cléricale ne figurent point les noms d'Auguste Potié, conseiller général du canton, ni ceux des maires de Loos, de Sequedin et d'Englos.

Ces républicains-là ont au moins compris que la République ne pouvait pas être en plus mauvaises mains qu'entre celles de M. Loyer dont le drapeau qu'il défend malgré qu'il le mette dans sa poche, est le drapeau du pape et dont tout le républicanisme consiste à chasser les républicains de la République.

Non, le péril n'est pas à gauche ; il n'est pas du côté de ceux qui veulent des réformes, qui veulent des institutions toutes égalité, de justice et de fraternité ; il est à droite, du côté de ceux qui rêvent le retour du prêtre dans l'école, le clergé dans l'atelier, la tyrannie cléricale dans tout le pays et dans son gouvernement.

Ils voteront donc, avec tous les républicains de gauche pour le citoyen E. Ghesquière et M. Loyer en sera pour ses frais de propagande boulangiste.

AUX ÉLECTEURS DES CAMPAGNES

Citoyens,

En période électorale, vous devez être surpris des conversions et des platitudes que viennent vous faire les candidats millionnaires, qui vous méprisent en temps ordinaire parce que vous êtes pour eux des petites gens et qui ne se souviennent que vous valez autant qu'eux devant l'urne que pour se faire élire comme représentants de vos intérêts.

En temps ordinaire, vous êtes pour eux de vulgaires paysans bons à suer les loyers et les impôts toujours plus lourds, donnant vos fils à tuer au Tonkin ou à Madagascar, pour le profit de quelques gros financiers.

En temps ordinaire, vous avez l'impitoyable misère au foyer : vous avez la patience d'attendre les réformes promises par les gros bonnets que vous avez élus ; vous attendez inutilement la réforme de l'impôt et la retraite pour vos vieux ans ; rien ne vient, et il vous reste toujours la besace et l'existence de bête de somme.

Qu'un ouvrier ose se présenter à vos suffrages, tout de suite on le calomnie, on l'insulte, on le poursuit à coups de pierre; on fait courir le bruit qu'il veut tout mettre à feu et à sang, qu'il veut prendre la terre et partager les écus épargnés avec tant de mal; on dit même qu'il veut brûler les églises et faire sauter les chaumières; on ameute ainsi contre lui, comme on ameutait autrefois contre les précurseurs, les populations calmes et honnêtes qui se laissent tromper par les gens qui les flattent pour avoir une confiance qu'ils ne méritent point.

Nous ne voulons rien détruire ; nous ne voulons que des tois d'égalité, de justice et de fraternité ; nous voulons qu'il ne soit plus permis de voler ni de trahir notre pays impunément ; nous voulons que la justice soit sans pitié pour les voleurs, comme ceux du Panama, et pour les traîtres à la patrie.

Nous voulons que l'Eglise soit libre envers l'Etat; que le prêtre reste à l'Eglise et l'instituteur à l'école; nous voulons que la petite propriété soit déchargée des impôts tels que ceux sur les portes et fenêtres et sur les prestations et que les vieux cultivateurs et ouvriers agricoles soient assurés d'une retraite pour terminer en paix leur laborieuse existence; nous voulons enfin le bien-être et la liberté à ceux qui la cultivent.

Nous ne sommes donc pas les partageux ni des hommes qui veulent imposer leurs croyances.

Je suis un fils du peuple et je ne puis oublier que nos grands pères, dont je salue la glorieuse mémoire, ont versé leur sang pour nous doter des droits de l'homme, abolir la féodalité et nous gratifier du suffrage universel qui est le plus bel héritage qu'ils aient pu nous transmettre.

Et vous, citoyens, que l'on traite de paysans avec tant de mépris, soyez fiers d'être des paysans, car vous êtes de cette masse d'honnêtes travailleurs qui ont fait la République, qui ont, à l'occasion, offert leur vie à la patrie et qui ont, depuis, payé plus de la moitié des frais de la guerre avec le produit de leur rude labeur.

Choisissez à présent entre le millionnaire Loyer et l'ouvrier H. Ghesquière.

H. GHESQUIÈRE,
Candidat de la discipline républicaine.

RÉUNION DE M. LOYER

à l'Estaminet de l' «Impossible»

A cette réunion de la rue des Postes, il y avait une soixantaine de personnes tout au plus, ce qui n'empêchera pas les journaux cléricaux d'affirmer que cinq ou six cents personnes se trouvaient dans cette réunion.

Ce sont les nommés Bauwes et Hardey ont pris la parole pour chanter les louanges de M. Loyer.

Pour enthousiasmer les curieux présents, on faisait remplir les chopes. Néanmoins l'assemblée est restée de glace jusqu'à la fin.

Un ouvrier maçon qui a pu éprouver dans un moment de misère noire la générosité de M. Loyer, est venu protester contre cette fausse générosité tant vantée dans un but électoral.

La sincérité avec laquelle il s'est exprimé a amené les orateurs de M. Loyer à lever la séance sans lui avoir répondu.

C'est un véritable four !

LOMME

La candidature Ghesquière acclamée. — La réunion organisée à l'estaminet Delagrise pavé de Pérenchies, a été un nouveau succès pour la candidature du citoyen Ghesquière.

La salle est absolument comble lorsque le citoyen Sénéchal, conseiller municipal de Lomme, nommé président, ouvre la séance et donne la parole aux orateurs inscrits.

A tour de rôle les citoyens Ghesquière et Ragheboom développent le programme du Parti ouvrier et indiquent le terrain sur lequel est placée au second tour de scrutin, la candidature du citoyen Ghesquière, c'est-à-dire le terrain républicain.

Sus au cléricalisme ! tel doit être le cri de tous les républicains sincères et qui doit réunir devant les urnes les électeurs de Werquin et de Ghesquière pour le triomphe de la République et l'écrasement définitif de la réaction représentée par M. Loyer !

Ils font justice du charlatanisme des avocats de M. Loyer qui pincent la corde patriotique et qui exploitent le drapeau tricolore, qui n'est pas le drapeau d'un parti politique, mais bien l'emblème de la nation Française devant lequel s'inclinent tous les citoyens sans distinction d'opinions.

Ces discours ont été vivement applaudis.

Après un vain appel à la contradiction et l'adoption, à l'unanimité, d'un ordre du jour dans lequel les électeurs républicains et socialistes, réunis au nombre de 150, s'engagent à faire tout leur possible pour faire triompher la candidature républicaine socialiste du citoyen Henri Ghesquière et barrer la route à la réaction capitaliste, on pousse de nombreux cris de: Vive la République sociale! A bas la calotte ! Vive Ghesquière!

3e circonscription

AUX CLÉRICAUX

La *Dépêche* tient à continuer la conversation qu'elle a cru devoir engager avec moi. Or, les lecteurs du *Réveil* sont témoins que j'ai répondu à tout ce qu'on m'a demandé et je l'ai fait avec d'autant plus de plaisir qu'ils sont plus nombreux qu'à l'ordinaire en ce moment de fièvre électorale. Lundi prochain, hélas ! chacun reprendra ses habitudes ; les abonnés de la *Dépêche* n'iront plus au cercle ou au café lire le *Réveil* ; les lecteurs du *Réveil* se préoccuperont fort peu de ce que pourra dire la *Dépêche*, j'avoue que je ferai comme eux et j'ignorerai encore une fois ce qu'elle pourra dire sur mon compte.

L'*Echo du Nord*, lui, compose ses deux premières pages avec les affiches électorales qui s'étalent sur les murs de la 3e circonscription, un article de la *Dépêche* sur le socialisme dont il n'indique pas les sources et auquel j'ai répondu (encore un qui ne lit pas), la lettre d'un électeur de M. Triboudaux, Georges Guirlet, fils de feu Alfred Guirlet, président et fondateur du comité républicain Poincaré à Commercy (sic), avec enfin la circulaire-réclame : pourquoi M. Rogez sera élu.

Très curieuse la lettre de M. Georges Guirlet. Il a voté pour le citoyen Tribourdaux au premier tour, mais en vue de s'éclaircir sur ce qu'il devait faire au second tour il a posé à M. Rogez cette unique question : Etes-vous sincèrement républicain ? — M. Rogez a répondu : OUI ; M. Georges Guirlet était fixé.

Je le suis aussi et je trouve très naturel que le fils d'un partisan de M. Poincaré, ministre de la parole du cabinet Méline, vote dimanche prochain pour M. Rogez, partisan du ministère Méline. Mais, comment a-t-il pu, au premier tour, voter pour M. Tribourdaux, adversaire du ministère Méline ?

Très curieuse également la circulaire-réclame : « pourquoi M. Rogez sera élu ». On y lit que je suis passé de l'opportunisme au radicalisme (je proteste), du radicalisme au socialisme (c'est vrai), du socialisme au collectivisme révolutionnaire (je ne comprends plus).

Voyons, il n'y a encore personne au comité républicain patronnant M. Rogez, qui sache que le socialisme se divise en deux grandes écoles, collectivisme et communisme, et que par conséquent il est impossible, comme ils le disent, de passer du socialisme au collectivisme. Voilà bien les gens qui combattent le socialisme et qui n'en savent pas le premier mot !

Au fond, tout cela n'est pas bien dangereux et vous voyez, amis lecteurs, que j'ai raison d'être satisfait de la tournure des choses.

Résumons-nous.

Abandon par nos adversaires de toute discussion théorique sur le socialisme.

Silence complet au sujet des raisons que j'ai données pour voter contre le monument Pasteur.

Affaire Dreyfus en suspens, droit que veut bien me reconnaître *La Dépêche* d'entrer dans une société comme ingénieur-conseil au lieu d'y entrer comme administrateur (je ne vois pas trop la différence au point de vue du public).

Je n'ai pas perdu à cette campagne de cinq jours. Les attaques anciennes, dirigées contre moi par le *Progrès du Nord* et que nos adversaires rééditent soigneusement, me laissant même insensible, puisqu'aujourd'hui ce journal invite publiquement ses amis à voter contre mon concurrent. Il y a cependant une ombre au tableau.

Moi, qui me suis prêté à toutes les interrogations qu'on a voulu me faire, je n'en ai fait qu'une toute petite. J'ai demandé qu'on m'explique ce que devenait l'égalité pour tous du service militaire si les jeunes soldats, dispensés, pouvaient être nommés officiers avant d'avoir rempli les obligations universitaires auxquelles ils s'étaient engagés. Ce nouveau privilège accordé par le cabinet Méline à la bourgeoisie dirigeante me paraît injustifiable dans une République simplement démocratique. Personne ne m'a répondu.

Je le regrette pour..... nos adversaires politiques.

Colonel SEVER.

LES BRUTES CLÉRICALES

La méthode de discussion des réactionnaires. — Comme on soutient une thèse. — A l'Alcazar. — Les assommeurs du môme Rogez. — Plusieurs blessés.

M. Barrois ne pouvait mentir à la réputation qu'il s'était acquise vendredi soir à la réunion de la place Catinat. Aussi a-t-il manœuvré hier à la conférence Rogez, à l'Alcazar, de façon à se faire confirmer le surnom d'assommeur que nous lui avons décerné, avec l'assentiment de la majorité de la population lilloise.

Il était président de cette réunion piteuse, où M. Rogez — à défaut de programme — est venu rappeler les vertus paternelles.

Des ouvriers, invités à cette conférence privée par lettre spéciale, ont demandé la parole afin de démontrer aux auditeurs la fausseté des allégations de M. Barrois et de son «jeune élève», le licencié en droit, ex-conditionnel à 1500 fr. et aspirant à la veste.

Mais, à peine avaient-ils manifesté leur désir de contredire les orateurs inscrits, que des brutes avinées se précipitaient sur eux et les frappaient brutalement.

L'un de ces courageux républicains, le citoyen Lernould, a été blessé grièvement à la main droite. Il a un doigt complètement écrasé.

Un autre, Duval, reconnu dès le début de la réunion pour être un collectiviste, a été expulsé avec une brutalité inouïe, à coups de pieds et de poing. Il est sorti de l'Alcazar la tête ensanglantée.

Inutile de dire que M. Barrois n'a rien fait pour empêcher ces actes qui déshonorent son parti.

A FIVES

Aux Bons-Amis. — Belle réunion. — 700 électeurs acclamant la candidature Sever. — Discours de Sever et de Devraigne. — Les brutes cléricales.

Dès 8 heures, 700 électeurs se pressaient dans la salle des « Bons Amis » pour entendre la bonne parole socialiste.

L'assemblée acclame comme président le citoyen Darragus, et comme assesseurs Vernier Charles et Bédou.

La parole est donnée au colonel Sever, député de la circonscription.

Discours de Sever

Dès son apparition à la tribune Sever est vivement acclamé il attend que les ovations soient terminées pour exposer son programme.

Sever passe en revue l'œuvre des vrais républicains à la Chambre dernière, il montre aux applaudissements de tous combien Méline a été néfaste à la République.

C'est la République du Pape et de la réaction, qui veut s'implanter, dit-il, vous ne permettrez pas cela ; vous êtes trop républicains pour ne pas faire face à l'ennemi.

Sa péroraison vibrante est acclamée et la salle entière lui fait une véritable ovation avant de le laisser partir pour sa réunion d'Hellemmes.

Discours de Poulet

Notre ami Poulet, conseiller municipal, fait un appel pressant à tous les républicains dignes de ce nom pour marcher au scrutin sur le nom de Sever contre la réaction.

Discours de Devraigne

Devraigne prend la parole ; il est vivement acclamé ; notre ami fait un réquisitoire virulent contre les adversaires dévoyaux qui dans des parlottes privées, jettent la calomnie sur les socialistes et les assomment quand ils veulent se faire entendre.

Il montre l'évolution du Parti républicain sous l'Empire, au 16 mai, au Boulangisme et sous l'autorité actuelle du Pape et de Méline.

A ce moment, le camarade Lernould demande la parole. Devraigne s'arrête et ce citoyen montre à l'auditoire comment les brutes cléricales entendent respecter les adversaires. Notre ami a la main et le bras ensanglantés par les lueurs de la Bande Barrois.

Les électeurs présents sont outrés de ces procédés dignes de sauvages et le manifestent hautement.

Devraigne, alors, dans une éloquente improvisation, soulève la salle.

Oui, dit-il, on assommait hier, on continue aujourd'hui ; demain s'ils deviennent les maîtres du Pouvoir public, ce n'est plus un Fourmies que nous aurions, mais une révolution de Droite où tous nous serions égorgés. (Vifs applaudissements).

Notre ami développe ensuite la thèse de la concentration nécessaire à gauche. Sa péroraison produit une vive sensation dans l'auditoire et de toutes les poitrines sortent des cris de vive la République ! Vive Sever ! A bas la réaction.

A HELLEMMES

Quoique affichée au dernier moment la réunion de la Maison du Peuple à Hellemmes a eu lieu devant une salle comble sous la présidence du citoyen Mairesse.

Discours de Delesalle

Delesalle examine la situation au point de vue républicain. Il envisage la situation générale du Parti en France, et il démontre que deux grands partis seulement vont rester en présence : un parti de conservation appuyé sur l'Eglise, et d'autre part un parti de transformation appuyé sur le peuple et sur la force socialiste. Les républicains ne peuvent aller au premier : le programme socialiste contient le programme républicain.

Tôt ou tard les vrais républicains doivent s'unir aux socialistes.

Cette union s'est déjà faite parfois ; à la Chambre, sous le ministère Bourgeois ; à l'hôtel de ville de Lille, la majorité est composée de l'union des républicains et des socialistes. Cette union se maintient, pourquoi ? Parce que si tous les républicains ne sont pas socialistes, tous les socialistes sont républicains. Il y a donc un terrain commun à ces deux fractions de l'opinion ; et c'est le terrain républicain.

C'est celui sur lequel se fait le scrutin de ballottage ; c'est celui sur lequel les électeurs qui ont voté pour Sever au premier tour donnent rendez-vous à ceux qui ont voté pour le citoyen Tribourdaux.

Pourquoi ceux-ci n'y viendraient-ils pas ? On essale de leur persuader que Sever les a trahis et que leur vengeance doit s'exercer, comme si Sever, en acceptant le programme économique du Parti ouvrier, avait abandonné le programme politique du parti républicain.

La vérité, c'est que, ne pouvant trouver dans les principes et les programmes les éléments nécessaires pour créer la division entre nos amis, on en cherche dans les questions personnelles.

Ce ne sont pas ces moyens misérables qui empêcheront les électeurs de M. Tribourdaux de barrer la route aux cléricaux en votant pour Sever. (Applaudissements).

Discours de Sever

Sever est accueilli à la tribune par de frénétiques applaudissements.

Notre ami, en termes indignés, s'attache à répondre à la campagne menée contre son patriotisme. Il rappelle son passé militaire et républicain, car même dans l'armée il a su rester un républicain militant. Que le blanc bec Roger apporte en regard son passé.

Sever développe ensuite la tactique adoptée à la même heure dans la France entière grâce à laquelle, si elle est respectée, on fera balle partout, entre radicaux et socialistes, contre la réaction menaçante.

Sever descend de la tribune au milieu d'acclamations enthousiastes, et l'ordre du jour, mis aux voix par le président, est voté à l'unanimité.

En revenant de la réunion d'Hellemmes, Sever et Delesalle, ayant entendu dire que des batailles avaient lieu à la porte de l'Alcazar, s'y sont rendus immédiatement. Ils ont été accueillis par les applaudissements des socialistes qui stationnaient dans les rues barrées par cinquante agents de police envoyés là par l'ordre de Laurenceau.

Dans un établissement voisin, il ont harangué la foule et recommandé aux socialistes d'éviter de donner prétexte aux brutalités policières organisées par le Préfet.

***

8e circonscription

COUPS DE REVOLVER A TOURCOING

Les amis de Motte et Masurel. — Au Café du Cygne. — Quatre Cents contre Quatre. — A la Gare.

On sait que M. Masurel, ne pouvant compter sur le concours des réactionnaires Tourquennois, qui, découragés, n'apportent pas à la défense de leur candidat l'ardeur nécessaire, a dû faire appel à ceux des Peauxlisses roubaisiens qui se sont distingués dans la campagne électorale pour le scrutin du 8 mai, par leur violence et leur turbulence.

Hier soir, ces messieurs ont donné la mesure de ce qu'ils savent faire.

Deux socialistes lillois avaient été délégués auprès du Parti ouvrier tourquennois. Vers 10 heures 1/2, ils sortaient de la réunion et, accompagnés de deux camarades, se dirigeaient vers la gare.

En passant sur la Grande-Place, ils entrèrent au café du Cygne pour y boire une chope. A leur entrée, les nombreux « masurellistes » roubaisiens qui se trouvaient là, se mirent à hurler, bien que ne les connaissant pas : Vive Masurel ! à bas Dron !

Nos amis répondirent par le cri de : Vive la République ! Ils furent immédiatement entourés par la bande, frappés et jetés hors du café : les gendarmes, accourus aussitôt, aidaient les masurellistes dans leur besogne courageuse.

L'incident terminé, les délégués lillois se dirigèrent vers la gare, accompagnés de quelques ouvriers tourquennois. Ils furent suivis par la bande des réactionnaires roubaisiens, parmi lesquels figurait l'ineffable Scamps.

Ces jeunes hurleurs qui sortaient du Café du Cygne, provoquèrent les socialistes en criant : « Vive Masurel ! A bas la Sociale ! »

Les deux groupes passèrent par les rues Carnot et des orphelins et arrivèrent rue de la Dime. Là, un incident se produisit : un des Masurellistes — que l'on n'a pu retrouver — tira sur le groupe des socialistes trois coups de revolver, sans fort heureusement atteindre personne.

Les gendarmes intervinrent; les patriotes répondirent, pour s'excuser, qu'ils avaient cru être victimes d'une agression (!) et s'éclipsèrent prudemment.

A la gare, un de nos amis, le citoyen Charles Facomprez, avisa le sieur Scamps et lui reprocha la conduite de ses camarades. Le pauvre diable n'osa rien répondre et piteusement s'enfuit vers un compartiment vide, où il se tint coi.

C'est égal ! ils ont de jolis procédés, les masurellistes !

DELPHIN DUMORTIER

aux Socialistes de Tourcoing

Citoyens, la République est en danger, l'exemple de Roubaix doit vous ouvrir les yeux.

Nous sommes socialistes, mais avant tout, des républicains. Notre devoir est de voter pour G. Dron.

Tous aux urnes contre la Réaction et surtout pas d'abstention !

Delphin DUMORTIER.

30

LES

DEUX GOSSES

PAR

PIERRE DECOURCELLE

PREMIERE PARTIE

Ce que dure le bonheur

V

UN COUP DE FOUDRE

— Mais tenez, regardez donc !

Mme de Montlaur avait fini de lire.

Elle était très pâle et semblait comme égarée, elle aussi.

— Eh bien, ma mère, qu'en dites-vous ! demanda Ramon.

— Ah ! la misérable ! la misérable ! répondit la douairière anéantie.

— Mais enfin, Ramon !.., madame !... fit la malheureuse jeune femme en se traînant à genoux, successivement de l'un à l'autre, encore une fois, cette lettre... qu'y voyez-vous donc ?...

— Ce que j'y vois !... s'écria, devenu fou de colère, Ramon. J'y vois que la dernière prostituée de la rue est moins vile que vous ! J'y vois que vous avez tout souillé, mon honneur, mon nom, mon âme même, en me faisant embrasser et aimer cet enfant maudit, votre bâtard, sur le front duquel je n'ai même pas la ressource d'effacer avec son sang la trace de mes baisers.

— Ah ! Dieu ! s'écria Hélène au comble de l'égarement... l'enfant, c'est vrai ; j'avais oublié, moi !... Il doit croire ce qu'il me dit là !... Ah ! malheureuse que je suis ! Mais quand je te répète, mon Ramon, que la lettre n'est pas pour moi !... que tout cela n'est pas vrai ! que je suis la victime d'une affreuse erreur.

L'infortunée allait et venait de l'un à l'autre de ses accusateurs, haletante, affolée.

Elle entendait leurs atroces paroles tomber sur elle comme autant de coups de couteau. Et elle ne pouvait se figurer que c'était à elle que ces mots horribles s'adressaient.

Elle se tâtait le front, éperdue, sentant la folie lui monter aux tempes.

A genoux, elle essayait encore une fois de s'accrocher aux mains, aux bras, aux vêtements de Ramon.

Il la repoussa.

— Assez de comédie comme cela; taisez-vous !

— Ramon ! mon aimé, mon adoré, je suis innocente... La coupable, c'est une autre que je ne peux pas nommer... Non... je ne peux pas !

— Pardieu ! Qui donc pourrait être aussi infâme ?

— Madame, fit la désespérée, implorant à son tour la vieille comtesse ! Par pitié, intercédez pour moi ! Si vous saviez... si vous pouviez savoir pourquoi je ne parle pas...,

Puis craignant d'en avoir trop dit...

— Non... non... n'écoutez pas... ne faites pas attention à mes paroles, j'ai la tête perdue, vous me comprenez... mais faites qu'il me croie... Vous qui avez été assez bonne, assez miséricordieuse pour me le donner, rendez-le-

— Ah ! ne rappelez pas cela, s'écria Ramon s'élançant vers elle, menaçant. Ma mère voyait loin... elle avait prévu alors votre crime d'aujourd'hui.

— Ce fut en effet un mariage maudit, fit la comtesse sourdement ; telle mère, telle fille !

A cette blessure suprême, Hélène se releva.

— Ah ! c'en est trop !... tant qu'il ne s'agissait que de moi, je courbais la tête. La mort même, je crois que je l'aurais acceptée sans reculer... Mais vous avez insulté ma mère, madame de Montlaur. Dieu me pardonnera si je frappe une mère pour me défendre ! La coupable, l'infâme, celle à qui s'appliquent toutes les atroces injures que vous m'avez jetées au visage, c'est votre sœur, c'est votre fille, madame...

— Carmen !

— Carmen ! c'est elle que vous accusez ! Elle qui est loin, qui ne peut pas se disculper, mais qui n'en a pas besoin du reste, la chère, la sainte enfant ! Ah ! vous êtes plus vile encore que je ne le croyais !... Et la lâcheté de votre accusation n'a pour égale que sa sottise. Mais Carmen ne s'appelle pas Hélène de Montlaur, comme celle à qui cette lettre est adressée ! Carmen n'a pas déserté, la nuit, furtivement le toit et le domicile conjugal ! Carmen, enfin, n'a pas d'enfant, et vous en avez un, vous !...

— Si ! s'écria Hélène, hors d'elle-même à la pensée qu'elle ne pouvait, en effet, rien prouver contre la coupable et que tout ce qu'elle alléguait pour la charger n'accablait qu'elle-même. Si !... Si !... Carmen a un enfant.

— Ah ! tais-toi, malheureuse, tais-toi ! Tu vois bien que je vais te tuer ! hurla Ramon, saisissant un énorme candelabre en bronze qu'il fit tournoyer au-dessus de sa tête, prêt à en briser le crâne de sa femme.

La comtesse de Montlaur se jeta entr'eux.

Hélène recula.

Elle avait peur.

Cet homme était fou... fou furieux ! Elle le voyait.

Il allait s'élancer sur elle, la briser, la broyer sous ses pieds.

Elle se sentit secouée par un effroyable tremblement.

Ramon, contenu par sa mère, ne voyant plus rien, n'entendant plus rien, monté au paroxysme de la rage, lui montra le poing, et, le sang dans la gorge, lui plaqua à la face comme une poignée de boue cette effroyable injure :

— Catin !...

Hélène le regardait avec de la folie dans les yeux... Elle ne comprenait plus.

Elle répétait niaisement, pleurant comme une petite fille :

— Ramon, ce n'est pas moi !...

Mais, à cette dernière insulte, sa peur grandit démesurément...

Elle se prit à courir dans la chambre, se sauvant, se cognant aux fauteuils, heurtant les tables ; puis, sautant sur le bouton de la porte, elle s'enfuit, comme poursuivie par un fantôme, gravit les marches deux par deux, se jeta dans sa chambre, poussa les verrous et tomba enfin épuisée au pied de son lit en bégayant encore, toujours poursuivie par l'idée fixe :

— Ramon !... Ramon !... Ce n'est pas moi !... Quand je te dis que ce n'est pas moi !

VI

LA VENGEANCE

Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis la scène tragique que nous venons de raconter.

Tout dormait ou semblait dormir dans cette demeure d'aspect si riant, qui faisait dire à tous ceux qui la regardaient en passant :

— Comme on doit être heureux dans cette jolie maison-là !...

Si ceux-là avaient pu voir derrière les volets hermétiquement clos, à travers les épais rideaux soigneusement tirés, le spectacle devant lequel ils se seraient trouvés les aurait sans nul doute bien profondément étonnés.

Une femme prostrée, la poitrine encore soulevée par la violence de ses sanglots, malgré le temps depuis lequel elle pleurait.

Une mère à genoux sur son prie-Dieu, les yeux rougis par les larmes, creusés par la douleur.

Un homme, la tête dans ses mains, le cerveau en feu, la gorge sèche, les paupières brûlées, la poitrine déchirée par ses ongles, perdu, abîmé dans ses réflexions.

Voilà ce qu'il renfermait, ce paradis de verdure, ce nid de bonheur, ce coquet et charmant intérieur, envie du passant !

Après la fuite affolée d'Hélène devant l'effroyable fureur de son mari, celui-ci était retombé brisé, anéanti.

Un long silence.

Enfin la mère s'était approchée de son fils.

— Que vas-tu faire ? avait-elle demandé.

Ramon avait relevé la tête.

Un éclair sauvage avait brillé dans ses yeux.

— Me venger !... Me venger terriblement !

— Sur qui ?... Le coupable, tu ne le connais pas ! Et elle ne te le nommera jamais !... Sa lettre n'est pas signée !...

— C'est vrai !

— Tu vois ?

— Je vois que c'est une raison de plus pour que je me venge sur elle et sur le bâtard qui, comme sa mère, m'a volé ma tendresse, mon amour, mes baisers !...

— Songe que c'est une femme et que c'est un enfant !

— Oui !... la femme de l'autre !... l'enfant de l'autre !...

(*A suivre*).